

Le langage des jeunes : moteur de discrimination ou marque d'identité ?

Georgia CONSTANTINO¹

Abstract

Young people in the suburbs need to create their own language to symbolically resist the exclusionary relationships maintained against them (social violence, discrimination, racism, exclusion). In addition, we can understand that young people from socio-economically disadvantaged classes can find in a specific language a way to separate from their place of residence, to belong to a group and thus obtain a positive social identity. There is a group of people who believe that this language is a mark of identity, but there are other people who believe that this language is a driving force of discrimination. What is the relationship between this language of young people and the feeling of exclusion; how young people, through their codified language, challenge and experience this exclusion.

Keywords: youth language; suburbs; discrimination; exclusion; glottophobia

DOI: 10.24818/DLG/2022/SP/10

1. Introduction

Il a toujours été question de spécificité du langage des jeunes, toutefois les difficultés entraînées par la prolongation de l'adolescence due à la dépendance économique des jeunes par rapport à leurs familles en font aussi un sujet d'actualité. Ce terme « langage des jeunes » recouvre l'idée que ce sont surtout certains jeunes qui sont concernés, majoritairement les défavorisés et les immigrés. Quand il s'agit de situer l'origine du « parler jeune », nous renvoyons à un milieu social bien défini : les classes populaires, qui vivent dans les banlieues françaises.

Actuellement beaucoup de recherches enquêtent sur le parler jeune, mais le parler jeune est un phénomène existant depuis longtemps. Ce n'est pas un phénomène nouveau. Les jeunes des autres générations avaient aussi leurs propres codes. À nos jours, ce langage prend davantage d'ampleur compte tenu de la plus grande capacité de diffusion de ces formes grâce aux médias comme la télévision, l'internet et la radio, bien plus présents

¹ Georgia Constantinou, Lecteur visiteur à l'Université de Chypre,
georgiaconstantinou4@gmail.com

qu'autrefois. Ce langage est bien présent dans les publicités, dans les chansons, dans les bandes dessinées et au cinéma, car les milieux économiques ont compris l'intérêt qu'ils pouvaient avoir en récupérant ce langage.

Les locuteurs plus âgés avaient peur de perdre leur pouvoir sur la langue et ils ont l'impression qu'ils parlent de moins en moins bien. Actuellement, la parole des jeunes est davantage visible grâce aux moyens de communication que les jeunes utilisent, mais aussi grâce au fait que les jeunes peuvent aujourd'hui avoir la parole. La langue évolue avec les jeunes générations et le phénomène du parler jeune est un phénomène très homogène, très régulier et assez inconscient.

Il est vraiment difficile de dénommer le phénomène du parler jeune, car les personnes qui vivent dans les cités de banlieue dans les quartiers « défavorisés » sont d'origines et de cultures différentes. Évidemment, leur parler est influencé par leurs origines et leurs cultures. De nombreux jeunes de ces banlieues, pour la plupart issus de l'immigration, se sentent exclus de la société et ils restent enfermés entre les murs de leur cité. Certains jeunes gardent espoir qu'ils puissent s'intégrer un jour dans la société française. Néanmoins, la plupart des jeunes ont le sentiment d'un emprisonnement, sans barreaux certes, mais réel; un sentiment d'exclusion et d'un enfermement qui affectent leurs processus de socialisation.

Il s'agit d'une forme de discrimination linguistique, car la langue peut être une source de discrimination comme le sexe, la religion et la couleur de peau. Cette forme de discrimination s'appelle « glottophobie » et elle pourrait avoir un double sens : linguistique et sociolinguistique. D'un côté linguistique c'est-à-dire la capacité de reconnaître des sons et de reproduire du sens et de l'autre côté sociolinguistique c'est-à-dire l'élimination d'une personne ou d'un groupe basé sur leur façon de parler.

Dans cet article, nous tenterons d'analyser en premier plan la dénomination complexe de ce phénomène du point de vue sociologique et du point de vue linguistique. En deuxième lieu nous examinerons les fonctions du parler jeune : la fonction mimétique, la fonction identitaire et la fonction crypto-ludique. Les variables identifiées de ce langage : la variable géographique, la variable sexuelle et la variable de l'âge. Ensuite, nous analyserons les pratiques langagières de ce parler jeune. Enfin, nous analyserons le terme de la « glottophobie » et la mauvaise réputation du langage pour que nous puissions comprendre quelle est la relation entre ce langage des jeunes et le sentiment d'exclusion ; comment les jeunes, à travers leur langage codifié interpellent et éprouvent cette exclusion.

2. Le langage des jeunes

2.1 Une dénomination complexe

Tout d'abord, nous devons mentionner que le parler des jeunes est diversement désigné par ceux qui l'étudient ou en parlent comme les linguistes, les sociologues, les auteurs de dictionnaires et les journalistes.

D'après Ledegen (2007 : 11-12) le phénomène du parler jeune comme objet de recherche est tout à la fois troublant et trouble. Il est troublant parce que les effets de la médiation, qui semblent le porter le rendent suspect aux yeux des sociolinguistes. L'objet est d'un autre côté trouble parce qu'il a un statut sociolinguistique incertain à cause du fait qu'il ne possède pas des définitions qui permettent de l'aborder sereinement. Il y a une confusion : s'agit-il d'une langue ? S'agit-il de faits discursifs ? S'agit-il de pratiques langagières ? D'une entité mêlant tous les niveaux ? Aucune de ces questions ne nous semble encore avoir des réponses vraiment convenables.

En lisant les ouvrages scientifiques ou de vulgarisation sur le parler jeune nous remarquons que nombreux sont les termes employés pour décrire ce phénomène, tels que :

- parler jeune,
- langue des jeunes,
- français branché²,
- langue des cités,
- langage téci (Henri, Boyer, 1997 : 3),
- langue des banlieues³.

Du point de vue sociologique, il est vraiment difficile de dénommer le phénomène du parler jeune. Lamizet (2003 : 77) décrit aussi la difficulté de donner une définition au parler jeune parce que l'identité des jeunes n'est pas homogène que ce soit au niveau culturel ou au niveau linguistique. Selon lui, les jeunes emploient leur « parler » pour exprimer leur identité, qui sera reconnaissable par les autres dans leur groupe social. Il voit donc le phénomène du parler jeune comme un « système symbolique de représentation des identités ».

² Boyer, H. (1997 : 9) remarque : « Le langage des jeunes n'est qu'un sous-ensemble du français branché ».

³ Merle, P. (2004 : 6) remarque : « La langue des banlieues, celle des jeunes de la banlieue s'entend, est, personne n'en disconvientra une langue de la marge ».

Ce langage n'est pas homogène, mais divers à cause de sa variation d'une cité à l'autre, d'une bande à l'autre, d'une région à l'autre et d'une ville à l'autre. Il est donc préférable d'utiliser le terme au pluriel « parlars jeunes » au lieu de « parler jeune », et « langages des jeunes » que le langage des jeunes.

D'un point de vue linguistique, il est bien évident que la langue des jeunes est un « *phénomène langagier, générationnel et socioculturel* » (Henri, Boyer, 2001 : 86). Autrement dit, il s'agit d'un phénomène qui dépend de nombreuses variables, telles que le temps, l'espace, le sexe, le niveau social. Dans ces conditions, il est difficile de définir la langue des jeunes. Le parler jeune c'est donc un « *phénomène instable* » (Henri, Boyer, 1997 : 11), ce qui le rend difficile à interpréter.

Même la variable âge qui devrait aller de soi est problématique, car elle recoupe d'autres variables comme le sexe, le temps, l'espace et le niveau social. Cependant, même s'il y a tant de variété, nous remarquons certains traits communs. Malgré de nombreuses différences une certaine unité existe. Goudaillier (2003 : 57) remarque qu'au niveau du comportement des jeunes il y a une homogénéisation linguistique et sociale.

A ce propos, remarquons que les jeunes ont à peu près les mêmes idoles (artistes, acteurs et musiciens) avec lesquelles ils s'identifient. Les mêmes goûts, façons de s'habiller, distractions et activités les unissent.

Ledegen (2007 : 15-16) fait une analyse du parler jeune comme objet scientifique. Le langage des jeunes présente une richesse linguistique. D'après Ledegen cette source du dynamisme et cette créativité linguistique ont une réplique négative : leurs pratiques langagières ne sont pas valables en dehors du quartier et de la cité.

« Être à la source du dynamisme et de la créativité linguistique ne libère pas ceux qui sont dans une situation de minoration sociale de la situation même de minoration ; l'hyper-créativité, au moins telle qu'elle est mise en discours, relève sans doute aussi parfois d'un stigmaté que le nous renversons. »
(Gudrun, Ledegen, 2007 : 15).

2.2 Les fonctions du parler jeune

La langue des jeunes possède diverses fonctions qui la distinguent de celle des adultes. Nous pouvons regrouper les fonctions du parler jeune en trois catégories : mimétique, identitaire et crypto-ludique.

D'un point de vue sociologique, la fonction mimétique est importante dans la culture jeune en général. Selon Lamizet (2003 : 79), la jeunesse est le

passage d'un âge à l'autre qui se fonde sur des « *processus mimétiques d'identification* ». Il fait la distinction entre le mimétisme et l'identification en remarquant que l'identification consiste à « *instituer une identité symbolique* » tandis que le mimétisme consiste à « *jouer une identité pour se la construire* ». Les jeunes miment les comportements des autres dans le cadre d'un « *jeu d'identité* ».

L'enfant a la tendance d'imiter les autres dans un premier temps, puis passe du moment mimétique au stade du miroir et à la création de son identité, de son statut de sujet, en énonçant son identité à son activité langagière propre. Dans la « culture jeune », il y a une constance en mimétisme, dans un jeu d'identité, dans une mise en scène des identités qui ne sont pas acceptées, mais seulement montrées. Nous arrivons à la conclusion que les jeunes veulent imiter les adultes c'est pour cette raison qu'ils créent de nouveaux mots en employant différents procédés. Ils notent leurs propres règles en ce qui concerne la grammaire, la morphologie, la syntaxe et la prononciation. Ils veulent avoir leur propre langue comme les adultes et être indépendants et autonomes dans tous les domaines de leur vie.

Le « parler jeune » a aussi une fonction identitaire, car il permet la reconnaissance mutuelle des membres du groupe et la démonstration de leur séparation de la société par un langage différent. Selon Messili et Ben Aziza (2004 : 25), la langue est pour les jeunes des cités une manière d'exprimer la haine, pour protester contre l'injustice et l'intolérance exercées sur eux. Ces chercheurs analysent comment les jeunes à travers ce langage se révoltent contre l'exclusion de la société. Le « parler jeune » ou la langue des cités est pour toute une jeunesse « oubliée » une manière d'attester son identité et prendre ses distances par rapport aux autres. Pour pouvoir communiquer dans un groupe de pairs, il est obligatoire de posséder un langage commun. Le parler des jeunes, avec ses diverses codifications, se manifeste comme un signe d'appartenance à un groupe qui se révolte contre l'exclusion. Ce langage possède différents jeux comme « *le verlan, la troncation, les métaphores, les métonymies, les emprunts* », et permet de servir de langue communautaire hermétique.

La fonction identitaire est fondée sur l'appartenance des jeunes à un groupe social. La langue est le moyen à travers lequel les jeunes marquent leur identité. Trimaille (2003 : 132) remarque « *qu'une des fonctions des parlers des jeunes est de construire et d'affirmer une identité générationnelle, sociale, spatiale ou ethnique* ». Par leur identité générationnelle, les jeunes veulent se

distinguer de leurs parents. C'est pour cette raison qu'ils forment des groupes particuliers où ils peuvent s'exprimer. Quant à l'identité sociale, ils la forment selon leur statut social : c'est-à-dire que s'ils appartiennent au niveau populaire ils vont employer un langage plutôt populaire que standard. En ce qui concerne l'identité spatiale, ils forment leur identité selon les endroits où ils habitent. Par exemple, les jeunes des beaux quartiers ne parlent pas comme les jeunes des quartiers populaires. Relativement à l'identité ethnique, nous observons que les jeunes utilisent leur langue selon leur origine d'appartenance.

Goudaillier (2003 : 60-61) qui s'intéresse surtout aux jeunes « des cités » affirme que l'identité ethnique est liée à l'identité linguistique et qu'elle peut s'exprimer par les locuteurs qui utilisent des termes empruntés aux langues de leurs origines et de leurs cultures. Ainsi, ces locuteurs vont employer des mots d'origine arabe, tzigane, africaine et antillaise.

Les jeunes ont créé leur propre culture et aujourd'hui nous pouvons parler d'une « culture jeune ». Les jeunes lancent une image sociale de soi, du costume et de l'habillement et des objets constitutifs de ce que nous pouvons nommer « l'être au monde social » : les ornements et les bijoux, la coiffure, mais aussi les accessoires comme le téléphone portable. Les « jeunes » réclament un degré d'identification plus important que d'autres âges de la société, une mode particulière et souvent complexe. Sans doute, les jeunes se considèrent comme les plus novateurs de la société dans la découverte et l'adaptation de nouveaux vêtements et de nouvelles pratiques d'habillement. Nous pouvons interpréter ce dynamisme particulier de la mode vestimentaire de deux façons. D'un côté, nous pouvons l'envisager comme le fait, d'une certaine population qui suit toujours la nouveauté. Mais d'un autre côté, nous pouvons considérer ce dynamisme comme une aptitude particulière à adopter des habillements différents.

De plus, Lamizet (2003 : 78) affirme qu'en ce qui concerne la « *mode non vestimentaire* » c'est-à-dire les ornements et les accessoires, elle peut être analysée comme l'objet de mise en scène dans l'espace public :

« Les ornements et les accessoires représentent, comme, d'ailleurs, au théâtre ou au cinéma, ce que nous pouvons appeler l'amplification sémiotique du corps. Ils représentent ce qui inscrit le corps dans une présence dans l'espace sémiotisé précisément, par les ornements et les accessoires qui, en accompagnant le corps, assurent, en quelque sorte, sa mise en scène dans l'espace public représenté. »

Le parler jeune n'a pas seulement une fonction identitaire et mimétique mais aussi une fonction cryptique, car c'est une forme de code secret partagé par un groupe. D'une part, le parler jeune a une fonction ludique, car c'est une forme de jeu créatif avec la langue. D'autre part, le parler jeune tend à limiter la communication à un petit groupe, à un cercle d'initiés et cette situation donne naissance à des utilisations cryptiques de la langue.

Les jeunes modifient les mots en utilisant un nombre important de procédés comme : la troncation par apocope, par aphérèse et par syncope ; la suffixation ; la préfixation et le verlan. L'utilisation de ces procédés est un jeu mais un même temps une fonction cryptique intervient. Les jeunes ne veulent pas être compréhensibles par les autres qui ne font pas partie de leur groupe.

Raja 21 ans déclare : « *Le verlan, c'est entre nous. Pour se raconter des trucs que les autres ne peuvent pas comprendre. Quand tu parles en verlan dans le métro, tu peux te foutre de la gueule de n'importe qui sans qu'il s'en rende compte* » (Raja) [21 ans].

Le parler jeune comme nous l'avons déjà mentionné peut avoir une fonction ludique qui signifie que les jeunes utilisateurs de ce langage s'amuse et jouent avec la langue en modifiant les mots avec les procédés que nous avons présentés dans le paragraphe précédent. Le verlan⁴ qui consiste en l'inversion des syllabes et donc cache la forme originale des mots et les rend difficiles à comprendre pour les non-initiés, est le code du parler jeune qui a par excellence une fonction crypto-ludique.

Merle (2006 : 52) remarque que le verlan est actuellement connu comme langage des jeunes mais ils ne sont pas les seuls à l'utiliser ; les jeunes utilisent le verlan comme un jeu et non pas comme code. Ce serait donc la fonction ludique qui dominerait.

En effet, actuellement, la langue des jeunes est vulgarisée par des ouvrages scientifiques et autres qui la diffusent dans le grand public. Par contre, nous pouvons remarquer que le jeu langagier est important en ce qui concerne la communication des jeunes entre eux. La dimension ludique du parler jeune permet aux jeunes « *d'exprimer leur délire en toute connivence* ». Autrement dit, à travers ce parler, les jeunes peuvent développer leur

⁴ Boyer, H. *et al.* (1997 : 4) remarque : « Verlan qui même sous une forme édulcorée [...] fonctionne comme signe d'appartenance à un groupe en révolte contre les valeurs adultes ».

créativité lexicale. Il s'agit d'une créativité un peu folle et imaginaire qui leur donne la possibilité de jouer avec les mots et de créer un code partagé entre eux.

Les jeunes utilisent ce langage pour se distinguer des adultes mais aussi pour communiquer entre eux sans que les non-imités au groupe le comprennent. Les jeunes veulent avoir leur propre langue, leur propre façon de communiquer qui fait partie d'une « culture jeune », une culture qui les caractérise et qui leur donne une identité. Nous pouvons ajouter que les jeunes utilisent ce langage non seulement pour ne pas être compris par les adultes, mais aussi pour s'amuser et créer en même temps leur propre langage.

Pour Goudailler (2003 : 57), les fonctions identitaires jouent actuellement un rôle beaucoup plus important que les fonctions cryptoludiques par rapport aux argots sociologiques des cités et cela, à cause de « *la disparition progressive de toute référence d'appartenance à un groupe pratiquant la langue dite populaire* ». Ce phénomène était mis au défi par la classe moyenne qui n'utilise plus la langue populaire afin de se distinguer de la classe ouvrière. Par conséquent, il y avait une homogénéisation sociale et linguistique des comportements.

2.3 Les variables identifiées du parler jeune

La recherche que nous avons menée sur le phénomène du « parler jeune », nous a aidée à regrouper les principaux critères de différenciation du parler jeune : géographique (en fonction des quartiers, d'une ville à l'autre), sexuel (les filles et les garçons ont-ils des pratiques et des discours différenciés ?), niveau d'âge (renouvellement, création, regard des adultes), niveau social (appartenance à un groupe de pair donné ?)

En ce qui concerne la variable géographique, les études réalisées sur le phénomène du « parler jeune » en France, font ressortir que ce phénomène n'est pas homogène. Il présente des diversités régionales c'est-à-dire qu'il y a des différences entre le parler jeune à Paris et le parler jeune à Lille. À l'intérieur d'une ville, il y a différentes façons de parler, chaque quartier possède ses propres pratiques langagières et cela dépend aussi de l'origine des habitants. Même dans le quartier nous pouvons trouver différentes façons de parler, mais aussi à l'intérieur d'une école nous constatons des variations d'une bande à l'autre.

La variation de l'expression dépend de la nature des relations entre les interlocuteurs, même entre « pairs », le contenu des dialogues la personne

à laquelle quelqu'un parle (chaque locuteur ayant sa propre façon de parler) et enfin de l'environnement (le milieu, le pays dans lequel une personne a été élevée et l'éducation qu'elle a reçue détermineraient les façons de parler).

Bernard Seux présente à l'aide d'une étude réalisée en 1997, cette diversité du parler jeune. Nous présenterons ensuite quelques phrases prononcées dans les entretiens. Ces phrases justifient la grande diversité du parler jeune : (Seux, 1997 : 70).

- « *On parle comme ça dans la rue, ouais mais pas dans la rue des autres, dans ta rue* ». (Seux 1997 : 70)
- « *Plus ou moins, tous les jeunes, ils ont leur argot* ». (Seux, 1997 : 90)
- « *les mecs du quartier avec qui je traîne, c'est un délire commun entre même potes* ». (Seux, 1997 : 90)
- « *Y a des mots qu'on dit plus avec les filles du quartier qu'avec les autres.* ». (Seux, 1997 : 90)

Seux (1997) analyse aussi les différences de parler entre communes voisines. Les jeunes parlent successivement de la langue des quartiers ou de langue du quartier. Ils placent dans leur parler, à la fois ce qui les réunit et à la fois ce qui les différencie.

- « *C'est par rapport aux autres quartiers que tu te rends compte que c'est des mots internes au quartier.* ». (Seux, 1997 : 91)

Les adolescents interviewés distinguent très nettement quelques spécificités langagières de leur quartier. Ils sont fiers de ces langages qui en font des marqueurs identitaires. Certains s'expriment ainsi :

- « *maintenant l'argot des quartiers, tu vas, d'un quartier à Brest, d'un quartier à Bordeaux, d'un quartier à Roanne, ils se comprennent pas les mecs* » ; « *Eux comme ils parlent à Lyon c'est pas du tout pareil, je comprends rien, quoi c'est vraiment tout différent.* » (Seux, 1997 : 91)

À travers l'enquête de Seux (1997 : 92-93), nous remarquons qu'il y a des différences entre quartiers d'une même commune. Les jeunes présentent leur parler comme spécifique au quartier. Ils affirment qu'une partie au moins de leur lexique ne peut pas se diffuser dans le reste de la ville. Certains considèrent par exemple que le vernaculaire est « *le reflet du quartier* ». Il y a une exigence de l'idée de ghetto qui en fait le parler réservé à la cité : « *Non c'est bloqué y a un mur, c'est pour l'île* ». (Seux, 1997 : 93)

Pour conclure sur la variable géographie, nous pouvons constater que chaque quartier a son propre langage, ce qui permet aux jeunes de s'identifier à leur quartier. Le fait que les jeunes n'utilisent pas les mêmes

expressions peut provoquer des problèmes entre les bandes et conduire à un isolement, qui peut à son tour conduire à un sentiment de ghetto.

En ce qui concerne la variable sexuelle, il est vrai que la différenciation langagière entre les filles et les garçons dans les groupes de pairs en milieu urbain est un domaine encore peu exploré en France. Les études ont montré que les discours des filles sont différents de ceux des garçons. Certaines formes de parler sont considérées comme non légitimes et stigmatisantes pour les filles, qui ne sont pas considérées comme des innovatrices mais comme des imitatrices. Les garçons sont les innovateurs alors que les filles utilisent les innovations de ceux-là. Cependant, les filles semblent avoir un rythme et un débit particulier.

Le linguiste Pascal Singy (2006 : 14) signale : « *les femmes sont souvent moins sûres d'elles, plus soucieuses de bien parler* ». Cette opinion est celle de Labov qui le premier dans les années 60 et puis d'autres linguistes dans les années 80 le signalent. Dans les banlieues françaises, nous remarquons ainsi une séparation des rôles. Les hommes sont dans la rue et ils créent de nouvelles formes de langage. Quand les femmes sortent pour se promener dans le quartier, elles diffusent les mots adoptés par leurs frères, cousins ou copains. Mais cette situation est due à la forte présence dans les banlieues d'une communauté maghrébine qui suit les préceptes de « *l'islam*. » (Singy, 2006 : 14)

La variable « âge » est bien sûr un facteur très important dans l'étude du phénomène du parler jeune. La question de la transmission, de l'évolution selon les classes d'âges est complexe. La question que nous pouvons poser ici est en effet à partir de quel âge les enfants commencent-ils à utiliser un langage différent ? À partir de quel âge ils adoptent-ils le langage des cités ? L'utilisent-ils dès le début ou l'appriivoisent-ils peu à peu ?

Le parler jeune existe depuis l'enfance mais ce n'est peut-être pas exactement le même que celui des adolescents. L'emploi des différents termes argotiques semble être globalement limité en classe de sixième qu'en quatrième/troisième mais il est loin d'être dédaignable.

Il est aussi important de voir quand et comment ils abandonnent cette habitude langagière : il y a des chances que le jeune adulte abandonne ce type de langage lorsqu'il réalise qu'il n'appartient plus à la catégorie « jeune ». De même, lorsqu'il entre dans le monde du travail, il va un peu s'éloigner de son groupe, de sa bande. Aujourd'hui, le parler jeune est tellement stigmatisé que si un jeune veut réussir professionnellement, il doit

abandonner ce langage. Ce langage est très employé à l'adolescence mais l'apprentissage dans le quartier est réalisé beaucoup plus tôt.

Enfin à propos de la variable sociologique à l'intérieur de chaque société existent des groupes sociaux et des classes sociales qui possèdent des intérêts opposés. Chaque groupe social et chaque classe sociale socialise ses membres à sa propre manière. C'est une donnée qu'un enfant qui appartient à la classe ouvrière devient ouvrier et un enfant qui fait partie de la classe supérieure devient lui-même membre de ces classes. Les enfants de la classe ouvrière et de la bourgeoisie sont habitués dès leur enfance à des modèles de socialisation diamétralement opposés. Ces différences s'accroissent quand l'enfant grandit. En même temps, la vision de la structure sociale et des rapports qui se forment entre classes sociales devient partie intégrante de l'expérience de l'individu. Le « parler jeune » ou « les parlers jeunes » est une forme de langage utilisée par les jeunes qui habitent en banlieue. Les jeunes des banlieues, développent donc dans des milieux isolés, un parler différent. Dans le quartier la vie des adolescents s'organise de manière flexible à l'intérieur d'un vaste réseau d'interrelation et par référence au groupe de pairs.

Le parler jeune s'attache à divers facteurs extralinguistiques dont l'importance varie. La variété peut être de niveau régional, social, stylistique, temporel... nous nous intéressons ici plus particulièrement, à la variété de type social.

Selon Duchêne (2002 : 32), la banlieue est en France un produit social composé de communes périphériques. Dans ces communes périphériques, nous rencontrons le discrédit, la fracture sociale, les tensions raciales et bien évidemment la crise économique. Depuis les années quatre-vingt, la banlieue est régulièrement liée à la marginalité et à l'exclusion. Elle est considérée comme le mal social, le territoire de transition entre la ville et la campagne, elle est aujourd'hui un espace varié où les nationalités et par conséquent les ethnies y sont très variées. Nous avons la construction des identités multiples qui cherchent à s'exprimer dans la société française. Les groupes sociaux qui habitent la banlieue ont une double identité l'identité réelle et l'identité symbolique.

Pour Duchêne (2002 : 32), le jeune enfant immigré fait face à une situation funeste puisqu'il se trouve au centre de discours antinomiques :

« D'un côté, on souhaite l'intégrer en minimisant ce qu'on dit être sa culture, en méconnaissant une partie de sa personnalité ; de l'autre, on lui demande de réussir à l'école en l'engageant à prendre garde à la culture

qu'on lui inculque afin de rester fidèle à ses origines. C'est pourquoi il s'agit pour lui de gérer une identité aux facettes multiples. ».

La plupart des populations immigrées en France vivent dans la banlieue et développent une nouvelle langue dénommée par les linguistes « langue de la banlieue » ou « langue contemporaine des cités ». Ce phénomène linguistique devient un objet d'étude depuis les années quatre-vingt-dix selon Henry Boyer (1997 : 22), spécialiste de ce sujet. À partir de cette époque, nous verrons l'augmentation des dictionnaires, des articles de journaux et des revues spécialisées qui traitent cette situation sociolinguistique.

Selon Jazouli (1992 : 11) quand nous parlons de chômage, de l'exclusion, des tensions interethniques, du racisme ou de la dégradation urbaine et sociale, nous pensons souvent à la banlieue. Les violences collectives contribuent à donner une image inquiétante de zones à peu près hors la loi. Ces zones sont habitées en grande partie par des populations d'origine étrangère et exposée en permanence à la délinquance et à l'insécurité. La domination du chômage, l'absence d'espoir et de qualification, l'isolement des banlieues par rapport aux villes augmentent chez les jeunes le sentiment de l'abandon. Ils se sentent exclus de la société. Mais en même temps dans ces quartiers nous remarquons l'apparition des initiatives collectives surtout chez les jeunes abritant les valeurs de la solidarité, de la citoyenneté active et de la démocratie.

3. Les pratiques langagières

L'analyse de la langue des jeunes est intéressante pour diverses raisons : d'un point de vue sociétal, elle touche à la langue des adolescents qui depuis quelques années attire l'attention des sociolinguistes et du grand public. Actuellement, il s'agit d'un sujet considéré comme important dans la société française et c'est pour cela que de nombreux ouvrages scientifiques le traitent depuis les trois dernières décennies. D'un point de vue linguistique, le « parler jeune » est une forme d'expression très prisée en France, et elle y jouxte le français standard ou la langue normée. Enfin, ce parler constitue une variété langagière qui dans l'imaginaire des Français est vue de diverses façons. D'une part, ils la stigmatisent parce qu'ils croient qu'elle ne suit pas la norme. D'autre part, il existe des Français qui sont en sa faveur, car il s'agit d'une variété linguistique qui caractérise les jeunes.

Nous pouvons mentionner que le « parler jeune » présente une grande richesse lexicale : les activités de la vie quotidienne dans les cités, les expériences des jeunes, vont contribuer à la naissance d'un grand nombre de termes utilisés. Parfois, nous pouvons classer ces termes comme « français familier », « français populaire » ou « français argotique ».

Le langage des jeunes présente un certain nombre de caractéristiques phonologiques déjà mentionnées dans de nombreux travaux comme les phénomènes d'enchaînement : la liaison, l'omission de « e » muet, les chutes des voyelles et des simplifications orthographiques. Nous remarquons de nouvelles graphies pour des signifiants déjà existants dans la langue, c'est-à-dire que les mots sont écrits différemment dans une nouvelle forme qui ne correspond pas aux règles orthographiques habituelles d'une langue pour simplifier la prononciation.

En ce qui concerne l'analyse morphologique, nous découvrons que les jeunes s'intéressent beaucoup à la morphologie. C'est le domaine qui subit un grand nombre de changements de façon marginale. Au niveau morphologique le célèbre phénomène de verlan occupe une place primordiale mais aussi la formation des mots par abréviation et par dérivation et les emprunts.

L'aphérèse, l'apocope et la syncope sont des procédés d'abrègement qui consistent à abrèger une partie d'un mot (phonèmes, lettres ou syllabes) tout en faisant attention à ce qu'ils soient reconnaissables. Ces procédés sont employés à l'écrit et à l'oral, dans la langue courante ou familière mais c'est une caractéristique du « parler jeune ». Elle consiste au besoin de simplifier la langue à l'oral et à l'écrit.

En faisant des recherches, nous arrivons à la conclusion que ce « parler jeune » présente une marque de créativité. Ils ont inventé une façon de réduire les mots ou de créer de nouveaux mots, de nouvelles créations comme la suffixation en – os, et la resuffixation après troncation en -asse, -ard, en – oche -air ⁵ ainsi que la préfixation (*méga, super, dé, em et en*). Les jeunes générations exercent une influence non négligeable sur le changement lexical et de façon plus marginale sur la morphologie. Le parler jeune manifeste une belle vitalité au plan morphologique avec l'utilisation du verlan comme l'indique son nom, verlan (l'envers) est un procédé qui consiste à inverser la syllabe d'un mot pour masquer son sens en créant une

⁵ Il s'agit d'un procédé formel typiquement argotique ; l'argot traditionnel est bien connu pour ses resuffixations,

forme nouvelle qui soit difficilement reconnaissable par une personne n'appartenant pas au groupe des jeunes. C'est en inversant les syllabes de la locution à *l'envers* que le terme *verlan* a été créé.

Comme nous l'avons déjà analysé au début de l'article fonction cryptique du parler jeune c'est-à-dire le besoin des jeunes de parler sans être compris par les autres. C'est à partir de ce besoin que s'est fait la naissance du verlan qui est un langage codé. La formation du verlan ne consiste pas en une simple inversion de syllabes de n'importe quel mot. Il y a des règles linguistiques auxquelles il faut obéir pour verlaniser un mot. Comme Messili et Ben Aziza (2004 : 3) expliquent, le verlan est un phénomène utilisé par les jeunes des banlieues et c'est un besoin des jeunes de ne pas être compris par les non-initiés au groupe. Ils veulent bousculer les valeurs qui provoquent leur exclusion de la société.

Les emprunts font aussi partie de cet enrichissement lexical. Ce processus lexical est très fréquemment utilisé par les jeunes. Il fait partie du lexique du parler jeune. Les jeunes utilisent les emprunts à l'anglais, à l'espagnol, à l'arabe pour créer de nouveaux signifiants afin de ne pas être compris par les adultes. Les emprunts enrichissent le vocabulaire du parler jeune parce qu'ils donnent des combinaisons de mots entre la langue étrangère et le français. La langue des rues est donc une langue qui appartient à des jeunes qui empruntent des mots et des expressions des langues différentes qui sont parlées dans le quartier ou la banlieue où ils vivent.

Le langage des jeunes manifeste une belle vitalité au plan syntaxique. Les jeunes consistent en de nouvelles constructions syntaxiques. Ils cherchent la simplicité et la brièveté et cela affleure dans l'analyse du corpus. La syntaxe se réduit par exemple à des phrases-noyaux (sujet/verbe). Il y a une grande ressemblance entre la syntaxe du « parler jeune » et la syntaxe du français populaire et familier : les phrases simples, les phénomènes de détachement, la chute de *ne* dans la négation, l'absence du sujet « il » et l'absence de l'interrogative « est-ce que ». Les jeunes revendiquent une façon propre de s'exprimer, et nous remarquons une tentative de la part des jeunes de changer et de simplifier les règles de la grammaire française traditionnelle.

À propos de l'analyse rhétorique, nous repérons que la reconstruction du sens est la procédure la plus délicate du parler jeune. Le vocabulaire du parler jeune possède deux aspects : l'utilisation dérivée des termes qui existent déjà et la création du lexique. Ils emploient beaucoup la

métaphore, la métonymie, l'antiphrase, l'euphémisme, la litote, l'hyperbole. Le « parler jeune » comme tous les parlers de type argotique emploie largement les figures de style pour enrichir leur parler.

4. La mauvaise réputation du langage

En entendant les mots « banlieues » et « cités », la première image que nous avons en tête est négative. Nous pensons instinctivement à l'incertitude, à l'insécurité, à la violence et à la criminalité. Les banlieues souffrent de cette mauvaise image et de cette mauvaise réputation et le sentiment de l'exclusion y est très présent. Les jeunes prennent à leur compte cette mauvaise image de la cité qui représente pour eux leur patrie. Une partie des jeunes qui vivent actuellement dans des cités de banlieue françaises sont issus des couches d'immigrées. Bien évidemment, les jeunes habitant dans les banlieues doivent faire face à ses difficultés quotidiennes issues de leur entourage où la violence, l'exclusion et la discrimination sont bien présentes. Les jeunes essaient de faire leur révolution et combattent cette mauvaise image à travers cette manifestation linguistique. Ce langage codé relève d'un double but : le contact entre les pairs et le rejet des autres. Ce langage est porteur d'une mauvaise réputation, car il est pratiqué dans les banlieues et ces banlieues représentent un lieu d'exclusion où survit une population stigmatisée.

5. La glottophobie

Le terme « glottophobie » est un néologisme inventé par le linguiste français Philippe Blanchet. Le terme est composé par deux mots grecs. La première partie γλῶττα (glotta) qui signifie langue en grec ancien. La deuxième partie c'est le suffixe « phobie » qui vient de φόβος (phobos), la peur. Le terme désigne alors la discrimination linguistique c'est-à-dire le fait de l'exclusion d'un individu ou un groupe des personnes pour une adaptation de la langue qui s'éloigne des normes. Pour Philippe Blanchet, « la glottophobie porte sur deux grands types de parole. Il y a le fait de parler une autre langue que la langue dominante. Par exemple, en France de parler

une langue étrangère, régionale, immigrée. Et il y a la façon de parler la langue. Par exemple, parler le français avec un accent ou des mots locaux. »⁶

Le langage des jeunes est généralement stigmatisé, car il s'agit d'un langage plutôt utilisé par les jeunes immigrés qui habitent dans les banlieues françaises. Néanmoins, la glottophonie ne connaît pas de frontières. Le concept est français mais il s'agit d'un phénomène universel. La glottophonie est la plupart de cas mal identifiée et rarement sanctionnée mais elle consiste une forme d'exclusion. En effet, notre manière de parler, notre vocabulaire et notre accent sont liés à notre personnalité, à nos origines, à notre culture et à notre histoire. La discrimination linguistique conduit donc à la démolition de l'identité de l'un être humain.

Elle est d'ailleurs clairement identifiée et interdite par l'article 2 de la Déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen : « *Chacun peut se prévaloir de tous les droits et de toutes les libertés proclamées dans la présente Déclaration, sans distinction aucune, notamment (...) de langue* ». ⁷

6. Conclusion

Ce phénomène fortement stigmatisé et très remarqué aujourd'hui, c'est un ensemble de traits caractéristiques qui expriment la culture et l'identité des jeunes. La jeunesse fait l'objet d'une reconnaissance particulière parce que les jeunes possèdent leur propre façon de vivre : ils forment leurs propres normes et règles. De la même manière, ils utilisent leur propre façon de parler. Actuellement le parler jeune est étudié par les sociolinguistes parce que ce phénomène est aussi intéressant du point de vue sociologique que du point de vue linguistique. À propos des raisons qui peuvent conduire les jeunes à l'utilisation du « parler jeune », nous notons l'émergence de trois fonctions majeures. La première de ces fonctions est la fonction identitaire, car les jeunes veulent se différencier des autres. Par ailleurs, les jeunes attribuent une fonction ludique au « parler jeune », car ils peuvent s'amuser quand ils parlent aux autres jeunes même aux adultes. Enfin, les jeunes associent une fonction cryptique au « parler jeune », car il sert essentiellement à communiquer avec certains locuteurs, au détriment

⁶ <https://france3-regions.francetvinfo.fr/bourgogne-franche-comte/cote-d-or/dijon/trois-questions-au-linguiste-philippe-blanchet-glottophobie-1561996.html>

⁷ <https://www.un.org/fr/universal-declaration-human-rights/#:~:text=Chacun%20peut%20se%20pr%C3%A9valoir%20de,naissance%20ou%20de%20toute%20autre>

d'autres, souvent des adultes, au travers de codes langagiers qu'ils partagent en commun.

D'un côté malgré sa diffusion le langage des jeunes est souvent considéré comme une menace pour le français à cause de la comparaison avec les langages des cités. C'est pour cette raison qu'une partie de la population stigmatise et exclue les jeunes qui utilisent ce langage. De l'autre côté, le changement de la société se reflète sur la langue qui change et évolue aussi. Dans les médias et les réseaux sociaux, le langage des jeunes est présent et il devient un langage branché. Les générations plus âgées adoptent ce langage qui est aussi une réflexion de l'extériorisation des jeunes qui se trouvent en mouvement. Nous trouvons que le parler jeune devrait être plutôt un enrichissement pour la langue française qu'une menace parce que les procédés de création lexicale sont multiples et très intéressants à étudier. Le langage des jeunes grâce à ces procédés de création lexicale syntaxique et morphologique devrait se représenter comme une marque d'identité et non pas comme un moteur de discrimination.

Bibliographie

1. BLACHET, Philippe (2018), *Trois questions au linguiste Philippe Blanchet sur la glottophobie*, Consulté le 25/08/2021. Disponible sur : <https://france3-regions.francetvinfo.fr/bourgogne-franche-comte/cote-d-or/dijon/trois-questions-au-linguiste-philippe-blanchet-glottophobie-1561996.html>
2. BOYER, Henri (2001), « Le français des jeunes reçu /vu par les étudiants, Enquêtes à Montpellier, Paris, Lille », *Langue et société*, n°95, Université Montpellier III : 75-86.
3. BOYER, Henri (1997), « Nouveau français, parler jeunes ou « langue des cité » ? » Dans *Langue Française*, volume 114, pp.6-15.
4. DUCHENE, Nadia (2002), « Langue, immigration, culture : paroles de la banlieue française » dans *journal des traducteurs*, volume. 47, n° 1 p. 30-37.
5. GOUDAILLIER, Jean Pierre (2003), « Un exemple de parler identitaire : le français des cités », dans *Résonances*, volume 10.
6. JAZOULI, Adil (1992), *Les années de banlieue*, Paris, Seuil.
7. LAMIZET, Bernard (2003), « Y a-t-il un « parler jeune » ? » dans *Cahiers de Sociolinguistique* sous la direction de Boulot Thierry, Rennes : Presses Universitaires de Rennes, pp.75-98.

8. LEDEGEN, Gudrun (2007), « L'évolution générationnelle des pratiques linguistiques mélangées : éclairage sur les « parlars jeunes » réunionnais » dans *Pratiques linguistiques des jeunes et terrains plurilingues*, sous la direction de Ledegen Gudrun, Paris : L'Harmattan, pp.147-177.
9. MERLE, Pierre (2006), *Argot, verlan et tchatches*, Toulouse : Editions MILAN.
10. MESSILI, Zouhour et BEN AZIZA, Hmaid (2004), « Langage et exclusion. La langue des cités en France » dans *Cahiers de la Méditerranée*, Paris : volume 69. Pp 23-32.
11. NATIONS UNIES .2021, *La Déclaration universelle des droits de l'homme*, Consulté le 25/08/2021. Disponible sur : <https://www.un.org/fr/universal-declaration-human-rights/>
12. SEUX, Bernard (1997), « Une parlure argotique de collégiens » dans *Langue Française*, Paris : volume 114, pp.82-103.
13. SINGY, Pascal (2006), « Le parler jeune peut être un handicap » dans *Migros Magazine*, Paris, 2006.
14. TRIMAILLE, Cyril (2003), *Approche sociolinguistique de la socialisation langagière d'adolescents*, Thèse de doctorat, sous la direction de Jacqueline BILIEZ, Université Stendhal-Grenoble III, 355 pages.